

Dora avant et après Freud *

Christine RAGOUCY

À la différence de l'Homme aux loups ¹, il n'existe pour Dora ni véritablement de récit analytique ultérieur, puisque son travail analytique s'est arrêté avec Freud, ni de recueil d'entretiens ; à la différence de « la jeune homosexuelle ² », il n'existe pas de récit (auto)biographique. « Dora avant et après Freud » fait ainsi suite à l'article de Karin Adler, « Ida Bauer, la Dora de Freud ³ », qui a présenté les grands traits de la biographie d'Ida Bauer. Je reprendrai de façon plus détaillée les éléments biographiques dont on dispose sur Dora, de façon différente selon qu'il s'agit de la période avant l'analyse menée avec Freud et son récit clinique « Fragment d'une analyse d'hystérie ⁴ » publié en 1905 ou après.

Pour la période concernant Dora avant Freud, compte tenu de l'existence du texte freudien, j'ai essayé de redéployer, en entremêlant les informations du récit de Freud et les informations biographiques extérieures, trois thèmes (un père (*Un*)*Vermögend* ; composantes du transfert à Freud ; Otto Bauer, le partenaire de l'aliénation primordiale) qui ont une grande importance dans le tableau clinique dressé par Freud et auxquels les informations biographiques disponibles me paraissent à même d'introduire un certain relief du point de vue freudien.

Pour la période concernant Dora après Freud, le travail était très différent. J'ai au contraire commencé par reprendre des éléments biographiques, car cette période de la vie de Dora et de sa famille est mal connue, puis j'ai repris pour le critiquer, car il me semble caricatural, le récit de Felix Deutsch ⁵, qui sert généralement de référence.

Christine Ragoucy <christine.ragoucy@laposte.net>

* Cet article est la reprise d'une présentation sur la biographie de « Dora » à l'assemblée de Paris de l'APJL, au cours d'une des séances consacrées au cas Dora en 2006-2007.

1. Cf. M.-J. Sauret, « Les Hommes aux loups », *Psychanalyse*, n° 2, Toulouse, érès, 2004, p. 53-82.

2. Cf. T. Charrier, « “Saudade” ou la jeune homosexuelle », *Psychanalyse*, n° 8, Toulouse, érès, p. 83-96.

3. K. Adler, « Ida Bauer, la Dora de Freud », *Psychanalyse*, n° 10, Toulouse, érès, 2007, p. 73-78.

4. S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

5. F. Deutsch, « A footnote to Freud's “Fragment of analysis of a case of hysteria” », *Psychoanalytic Quarterly*, vol. 26, n° 2, 1957, p. 159-167. En français : « Apostille au “Fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie” de Freud », *Revue française de psychanalyse*, vol. 37, n° 3, 1973, p. 407-414.

Dora avant Freud

Philipp Bauer, un père (Un)Vermögend

Le drame vécu par Dora, que Freud détermine comme le traumatisme psychique ayant déclenché la crise qui l'a conduite en traitement chez lui, est « la scène du lac » : l'incident survenu avec M. K... Alors que Dora et son père avaient rejoint M. et M^{me} K... dans leur villégiature de montagne, M. K..., au cours d'une promenade au bord du lac, s'était déclaré à la jeune fille en lui disant : « Ma femme n'est rien pour moi » ; Dora dès qu'elle réalisa de quoi il s'agissait le gifla puis s'enfuit. Cette scène fut suivie de l'affront pour Dora que constitua la négation de ce fait par M. K..., parachévé par une dénonciation de M^{me} K... accusant la jeune fille d'avoir de mauvaises lectures et renvoyant ainsi sur elle la suspicion.

À la suite de ce drame s'ouvre pour la jeune fille une régression où s'avive sa revendication passionnelle envers son père ⁶, qui l'amène à exiger de lui une séparation d'avec M^{me} K... dont il est l'amant et qui l'entraîne vers des idées de suicide. C'est alors que le père de Dora décide de faire soigner sa fille par Freud. Le père de Dora est la figure centrale du cas Dora ⁷.

Freud n'a de cesse, tout au long du récit du cas, de relever la tendresse particulière, l'attachement ardent, l'état amoureux, l'inclination infantile... de Dora à l'égard de son père. La centralité de cette position paternelle est relevée par Freud à travers le terme de *Vermögen*, utilisé par Dora qui, couvrant la signification de ce terme et son contraire, précise la particularité de cette position :

« Lorsque Dora eut souligné une fois de plus que M^{me} K... n'aimait son père que parce qu'il était un homme *fortuné*, je m'aperçus [...] que cette proposition masquait son contraire : à savoir que son père n'avait *pas de fortune*. Ceci ne pouvait avoir qu'un sens sexuel ⁸ : mon père est, en tant qu'homme, impuissant ⁹. »

Lacan en fera une fonction typique du père de l'hystérique, celle du père idéalisé :

« C'est impliquer dans le mot de père quelque chose qui est toujours en puissance en fait de création. Et c'est par rapport à cela, dans ce champ symbolique, qu'il faut remarquer que le père, en tant qu'il joue le rôle pivot, majeur, ce rôle maître dans le discours de l'hystérique, c'est cela qui se trouve précisément, sous cet angle de la puissance de création, soutenir sa position par rapport à la femme, tout en étant hors d'état. C'est là ce qui spécifie la fonction d'où ressort la relation au père de l'hystérique, et c'est très précisément cela que nous désignons comme étant le père idéalisé ¹⁰. »

6. Cf. J. Lacan, « Intervention sur le transfert » (1951), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 215-226.

7. Cf. P. León-Lopez, « L'âme », *Psychanalyse*, n° 8, Toulouse, érès, 2007, p. 97-108.

8. Note de bas de page dans le texte original : « En allemand, le mot *Vermögen* signifie à la fois "fortune" et "puissance" (N. d. T.). »

9. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 33.

10. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1969-1970)*, Paris, Seuil, 1991, p. 108.

Étrangement, le récit de vie de Philipp Bauer résonne comme la fiction originelle du père de l'hystérique, sa biographie constituant une sorte d'incarnation de la fonction paternelle telle qu'elle se particularise dans le discours hystérique.

Philipp Bauer est le troisième d'une famille de quatre. C'est une figure assez paradoxale ; il y a une dualité troublante dans les descriptions qui en sont faites. Sous un versant, il apparaît comme un homme puissant, important et charmant, un homme « fortuné ». Freud le décrit ainsi :

« La personnalité dominante était le père, aussi bien par son intelligence et par les qualités de son caractère que par les circonstances de sa vie qui avaient conditionné la trame de l'histoire infantile et pathologique de ma cliente. À l'époque où j'entrepris le traitement de la jeune fille, son père approchait de la cinquantaine. C'était un homme d'une grande activité et d'un talent peu commun, grand industriel, jouissant d'une très belle situation matérielle ¹¹. »

Si on se réfère à sa biographie telle que la présente Hannah Decker, c'est un homme qui est arrivé à s'élever à partir d'une condition pauvre vers la prospérité de la classe moyenne, un bourgeois qui a réussi. Il possédait deux usines (des filatures) au nord de la Bohême, à Warnsdorf et à Nachod, près de la frontière polonaise. H. Decker le décrit comme une des figures pionnières de cette époque de l'industrialisation de l'Europe.

« Philipp était un entrepreneur du textile, travailleur acharné et plein de succès, typique de la première génération de capitalistes industriels que les historiens ont à la fois loués et calomniés. Plein de ressources, plein de vigueur, ambitieux et entreprenants, ces hommes créèrent une nouvelle ère dans l'histoire de l'Occident ¹². »

Les amis de son fils Otto Bauer le dépeignent comme un homme plein de vivacité et de charme.

Puis il y a l'autre versant, celui de ses maladies, dont la survenue aura une grande importance dans l'histoire familiale et dans les maux de Dora, le versant de l'homme dépendant, sans force, invalide, « impuissant ».

Tout d'abord, Philipp Bauer a attrapé la syphilis avant son mariage. En 1888, à l'âge de 35 ans, il contracte la tuberculose, ce qui a pour conséquence qu'il laisse le management de ses usines à son frère Karl, et qu'il part avec sa famille vivre à Merano, ville du Tyrol renommée pour ses cures pour tuberculeux. Dora a alors six ans et c'est donc dans cette ville de cure qu'elle va passer son enfance.

Quatre ans plus tard, en 1892, Philipp Bauer souffre d'un décollement de la rétine. Dora a dix ans et dans cette période lui sert de garde-malade. Il y a à propos de cette maladie un récit troublant, repris par Hannah Decker dans son ouvrage

11. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 10.

12. H. Decker, *Freud, Dora and Vienna 1900*, New York, The Free Press, 1991, p. 46.

comme un fait avéré. Philipp Bauer n'aurait vu de naissance que d'un œil (sans être pour autant borgne) et le décollement de la rétine qu'il eut en 1892 aurait affecté son unique œil valide. C'est alors que l'œil considéré jusque-là comme aveugle se serait remis progressivement à fonctionner.

La source (l'unique, semble-t-il) de cette information vient d'une lettre d'Otto Bauer envoyée à Kautsky le 20 juin 1922 pour rassurer celui-ci qui est alors malade¹³. Je cite cette lettre :

« [...] le temps maudit où mon père souffrait d'un décollement de la rétine, comment il a dû rester couché dans une chambre obscure pendant des semaines, et comment il n'a pas pu lire pendant des mois. Son cas était compliqué par le fait qu'il avait un seul œil capable de voir et que c'était cet œil qui était affecté par le décollement de la rétine : l'autre œil, faible depuis sa naissance, n'avait pas fonctionné jusque-là au point qu'il était considéré comme aveugle. Mais alors le miracle arriva ; quand l'œil valide fut affecté par le décollement de la rétine, l'autre œil, considéré comme aveugle jusque-là, s'adapta au service qui lui était demandé ; après environ trois mois, il pouvait lire et écrire, et ainsi mon père put continuer à travailler vingt nouvelles années jusqu'à la fin de sa vie ! Peut-être la mémoire de ce merveilleux processus d'adaptation, qui fut l'une des expériences les plus impressionnantes de mon enfance, vous apportera quelque réconfort dans ces journées difficiles¹⁴. »

Cet événement n'est pas signalé par Freud, qui mentionne uniquement le décollement de la rétine¹⁵. Alors, réalité ou souvenir fantasmé du fils ? Quoi qu'il en soit, on se trouve, avec cette lettre, face à un récit familial véritablement mythique, récit où convergent ces deux figures du père : le père diminué, borgne, atteint d'un décollement de la rétine (« le temps maudit ») et le père exceptionnel, dont l'œil considéré comme aveugle se réadapte (« le miracle », « l'une des expériences les plus impressionnantes de mon enfance »).

En 1894, Philipp Bauer souffre de ce que Freud qualifie de « sa maladie la plus sérieuse ». C'est dans ces années-là, alors qu'elle a douze ans, que les symptômes de Dora se chronicisent et qu'elle commence à aller de médecin en médecin. La syphilis de Philipp Bauer atteint sa troisième étape et il souffre d'une inflammation des méninges qui lui provoque des troubles paralytiques et un désordre mental.

13. A. Rogow, « Dora's brother », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 6, n° 2, 1979, p. 245.

14. Lettre 521, Archives.

15. Cet événement est passé sous silence (ni infirmé ni confirmé) dans *Dora s'en va, Violence dans la psychanalyse* (Paris, Seuil, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001) par Patrick Mahony, qui pourtant fait référence dans son ouvrage à l'article concerné de Rogow et se montre très sourcilieux sur l'exactitude historique des faits. Remarque : je peux utiliser le souci d'exactitude biographique de Mahony (qui verse par moments dans la caricature comme certaines de ses remarques sur l'âge de Dora) et quelques-unes de ses remarques incidentes, mais je suis fondamentalement en désaccord avec son analyse qui repose entièrement sur une victimisation de Dora et l'anéantit en tant que sujet.

Freud, composantes du transfert

C'est donc cette année-là que Philipp Bauer vient consulter Freud à Vienne, au titre de la réputation considérable de neurologue et de traitement des maladies nerveuses que ce dernier avait en 1894, qui le soigna avec succès. C'est à la réussite de ce traitement que Freud rattache la venue de Dora quelques années plus tard.

« Comme il avoua une infection spécifique antérieure au mariage, je fis entreprendre un traitement antisyphilitique énergique, à la suite duquel régressèrent tous les troubles encore subsistants.

C'est probablement du fait de cette heureuse intervention que le père me présenta, quatre ans plus tard, sa fille nettement névrosée et que, deux ans plus tard, il me la confia en vue d'un traitement psychothérapique ¹⁶. »

C'est par l'entremise de M. K... (Hans Zellenka, un de ses amis de Merano), qui était une connaissance de Freud, que Philipp Bauer rencontre ce dernier. C'est aussi à cette époque-là, autour de cette maladie et de cette guérison semble-t-il, que Philipp Bauer commence une affaire amoureuse avec M^{me} K... (Giuseppina Zellenka). Dans le récit du cas, Freud dit à propos des Bauer :

« Ils avaient fait la connaissance des K avant la grave maladie du père, mais les relations ne devinrent intimes que lorsque la jeune femme, pendant cette maladie s'imposa bel et bien comme garde-malade, pendant que la mère se tenait éloignée du lit du malade. Pendant la première villégiature après la guérison, se passèrent des choses qui ouvrirent les yeux à chacun sur la véritable nature de cette "amitié" [...] ¹⁷. »

Cela amène au minimum à remarquer la coïncidence entre l'intervention de Freud et la mise en place de cette liaison amoureuse, qui, en tout cas aux yeux de l'environnement, sera inscrite à l'intérieur du même paragraphe de l'histoire familiale. Cette situation aura un effet direct sur la vie de Dora, entraînant pour elle une première séparation dans ses relations avec son père :

« Elle s'était toujours sentie attirée vers son père ; les nombreuses maladies de celui-ci devaient encore augmenter sa tendresse pour lui ; pendant quelques-uns de ces épisodes, personne en dehors d'elle n'avait été admis à lui donner les menus soins que réclame un malade ; fier de son intelligence précoce, son père en avait fait, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, sa confidente. Ce n'était vraiment pas sa mère, mais elle-même, qui avait été dépossédée de plus d'une de ses fonctions par la survenue de M^{me} K [...] ¹⁸. »

Malgré cette dépossession, pendant plusieurs années Dora aura de très bonnes relations avec M^{me} K..., au point même de favoriser la relation entre cette dernière et son père. Il faudra attendre l'éclatement du drame pour que, les sentiments amoureux de Dora à l'égard de son père se ravivant, elle exige de lui qu'il se sépare de M^{me} K...

16. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 11.

17. *Ibid.*, p. 21.

18. *Ibid.*, p. 41.

Au début de l'été 1898, Dora vient, en compagnie de son père, voir Freud, pour la première fois. Ce dernier, depuis la première visite du père, a publié avec Joseph Breuer *Études sur l'hystérie* en 1895. Freud fait référence à trois reprises à cette première entrevue.

La première fois qu'il en fait état, il relie cette visite au succès du traitement de Philipp Bauer, comme nous l'avons vu précédemment. Dans la même phrase, il précise qu'il s'agit cette fois d'un traitement psychothérapique, que la guérison du père joue un rôle fondamental dans la venue de Dora chez lui et qu'il considère celle-ci à cette époque comme « nettement névrosée ».

À sa deuxième référence, Freud précise que dès ce moment il avait proposé un traitement psychique – ce que Dora ne pouvait ignorer – et qu'« on » y avait renoncé, du fait d'une disparition spontanée des symptômes :

« Je l'avais vue, pour la première fois, dans sa seizième année, au début de l'été, atteinte de toux et d'enrouement. J'avais proposé dès cette époque un traitement psychique auquel on avait renoncé, cette crise prolongée s'étant dissipée spontanément ¹⁹. »

Enfin, la troisième fois où Freud mentionne cette consultation, c'est de façon incidente, lorsqu'il présente le drame de Dora où il souligne sans autre commentaire que cette première consultation eut lieu peu avant la scène du lac :

« Lorsque le père et la fille étaient venus me voir deux ans plus tôt, en été, ils étaient en route pour aller rejoindre M. et M^{me} K..., qui villégiaturaient au bord d'un de nos lacs de montagne. [...] lorsque le père se prépara au départ, la jeune fille déclara tout à coup avec la plus grande fermeté qu'elle partirait aussi [...]. M. K... avait osé, pendant une promenade après une excursion sur le lac, lui faire une déclaration ²⁰. »

Freud ne fait aucun commentaire sur la coïncidence des deux événements. Il ne fait mention d'aucun indice lors de cet entretien avec Dora qui aurait pu être mis en relation avec ce passage à l'acte et rapporte, également sans commentaire et sans jamais le relier à la scène du lac, l'abandon du projet de traitement psychique et la disparition spontanée des symptômes. Enfin, dans l'analyse du premier rêve de Dora – celui fait après la scène du lac et refait au cours de sa cure ultérieure –, Freud dans aucune ligne d'interprétation ne prend en compte cette première visite, ni le fait qu'un projet de traitement psychique y avait été envisagé ²¹. On note, dans le récit de

19. *Ibid.*, p. 13

20. *Ibid.*, p. 16. Freud précise que la scène ne s'est pas passée dès le premier jour. Mais il dit aussi que le père ne devait séjourner que quelques jours ; or, Dora est repartie avec lui le cinquième jour après la scène du lac – comme elle le dit au cours de l'analyse de son premier rêve avec Freud. Donc la scène du lac s'est passée très peu de temps après sa première visite à Freud.

21. Patrick Mahony, dans *Dora s'en va, Violence dans la psychanalyse* (*op. cit.*, p. 135), note cette correspondance, à laquelle il attribue un effet sur le rêve qu'a fait Dora au cours de ce séjour. On y trouve l'idée que ce rêve serait un rêve de transfert, car Mahony – est-ce de façon intentionnelle, car il ne le reprend pas par ailleurs – parle de cette visite comme un moment d'entrée dans la cure : « Il est curieux,

Freud à propos de cette visite, la prééminence accordée au père de Dora (« il me présenta sa fille », « il me la confia », « un traitement psychique auquel *on* avait renoncé », « lorsque le père et la fille étaient venus »...). On peut se demander si cette première visite à Freud n'aurait pas introduit un bougé, un ébranlement dans ce qui constituait l'assise de la position de Dora par rapport au désir de l'Autre.

Dans les années qui vont de 1897 jusqu'à 1905, Philipp Bauer doit affronter de sérieux problèmes dans ses affaires industrielles du fait de la crise économique de 1897 et de troubles nationalistes en Bohême. En 1899, il va assez bien pour quitter le Tyrol et passe avec sa famille quasiment une année à Reichenberg près d'une de ses usines, puis rentre de façon permanente à Vienne.

C'est alors que, en octobre 1900, après que ses parents ont trouvé une lettre où Dora écrivait son intention de se suicider, et à la suite d'un évanouissement de la jeune fille à l'issue d'une discussion avec son père, ce dernier « décida, malgré la résistance qu'elle opposa, de la faire soigner par [Freud] ». La cure dura onze semaines. Elle fut interrompue prématurément, car, selon les propres dires de Freud, il ne réussit pas à « se rendre à temps maître du transfert ». Dans le récit du cas, Freud note que Philipp Bauer lui adressa sa sœur cadette, Malvine, « chez laquelle se manifestait une forme grave de psychonévrose sans symptômes d'hystérie caractérisés ». Cette sœur, la tante préférée de Dora, son modèle, prise dans un mariage malheureux, mourut en 1899, l'année précédant le retour de Dora à Vienne.

Anticipons un peu sur la chronologie. En 1914, certains de ses amis pensent qu'Otto Bauer, le frère de Dora, est allé consulter Freud avant son mariage et qu'à l'occasion d'une rencontre ultérieure, Freud lui aurait conseillé de laisser tomber la politique et de devenir professeur d'université, carrière mieux adaptée à son tempérament idéaliste que la carrière politique.

Freud a commencé à occuper une place particulière pour Dora bien avant les onze semaines de cure qu'il a menées avec elle. Son apparition dans l'existence de Dora, qui se fait en 1894 quand Philipp Bauer s'adresse à lui, a différents liens et est contemporaine de celle de M^{me} et M. K..., comme protagonistes autour desquels se noue la situation à quatre où Dora se fait complice de la liaison de son père et de M^{me} K..., puis autour desquels éclate le drame où cette configuration vole en éclats. Depuis le début également, Freud a tenu un rôle important et particulier auprès de l'ensemble de la famille Bauer. C'est en imbrication avec ces circonstances que se sont faits la mise en place et le développement du transfert de Dora vis-à-vis de Freud.

toutefois, qu'il [Freud] ait omis de lui attribuer comme autre cause déclenchante la consultation qu'il avait donnée à Dora juste avant son départ pour le lac avec son père. Accompagnée par Philipp, elle était alors allée chez Freud à contrecœur. Le domicile de Freud, même à un stade si précoce de la cure, a-t-il été condensé dans le rêve en l'image de la maison en flammes ? »

Otto Bauer, le partenaire de l'aliénation primordiale

Otto Bauer est né à Vienne le 6 septembre 1881 ; il est ainsi l'aîné de quatorze mois de Dora. À la différence de la rébellion et des maladies de sa sœur Dora, il eut une enfance plutôt docile et studieuse. Comme le précise Freud, le jeune homme essayait de prendre ses distances avec les querelles familiales et, s'il devait prendre un parti, c'était celui de sa mère qu'il choisissait. Pour Freud, « c'est ainsi que l'attraction sexuelle habituelle avait rapproché d'une part le père de la fille, d'autre part, la mère du fils ²² ».

Il s'accommodait – alors que Dora et son père renâclaient – du despotisme domestique qu'exerçait leur mère, Katharina. C'est ce qu'illustre l'anecdote racontée par des amis d'Otto Bauer à l'époque de l'université, rapportée par son biographe, Otto Leichter – anecdote qui par ailleurs est à rapprocher de l'association faite par Dora autour du danger d'incendie, à la suite du récit de son premier rêve :

« Personne ne pouvait entrer dans l'appartement des Bauer sans enlever ses chaussures, les vendredis et les autres occasions de “grand” ménage, on avait fréquemment l'obligation d'éviter la totalité de l'appartement (on avait interdiction de rentrer dans l'appartement). Un contemporain de Bauer a le souvenir d'Otto, qui a vécu chez ses parents jusqu'à ce qu'il soit diplômé de l'université, lisant dans sa chambre, avec la fenêtre ouverte bien qu'on soit en plein hiver. Quand il demanda à Bauer qui portait un manteau, un chapeau et des gants, pourquoi il ne fermait pas la fenêtre, Bauer répliqua : “Mais, réellement ce n'est pas si terrible.” Les autres pièces, dont le salon, où Philipp Bauer gardait ses cigares, étaient fermées à toute heure pour en assurer la propreté. L'unique clef de ces pièces était en possession de Kathe Bauer ²³. »

À Vienne, puis Merano, puis Reichenberg où il suivit l'école élémentaire puis le Gymnasium, il se trouva en tête de classe. À dix ans, il écrivit une pièce de théâtre en cinq actes sous le titre de *La fin de Napoléon*, sur laquelle les lecteurs s'accordent à dire qu'elle présentait de façon étonnante une relation entre une crise domestique impliquant deux familles impériales (Napoléon, Marie-Louise, son père l'empereur François I^{er} d'Autriche et même Joséphine) et le vaste désordre de l'Europe à la veille de Waterloo.

À seize ans, il organisa au Gymnasium un club d'études marxiste avec quelques étudiants. Il refusa ensuite, contrairement au souhait de son père, de suivre les cours de l'institut textile de Reichenberg et de reprendre les usines familiales.

Au moment où Dora, aux prises avec les conflits familiaux, entre en cure chez Freud, Otto Bauer fait ses débuts à l'université de Vienne où il rencontre Viktor Adler et s'insère dans les milieux socialistes.

22. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 12.

23. A. Rogow, « A further footnote to Freud's “Fragment of an analysis of a case of hysteria” », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 26, n° 2, 1978, p. 343.

Otto Bauer ne participe pas directement au déroulement du drame de Dora, lui qui, selon sa sœur, disait même qu'ils devraient se réjouir pour leur père de sa relation avec M^{me} K..., mais il est présent en arrière-plan, il fait partie de l'infantile de Dora.

Freud présente Otto et Dora comme ayant été très proches pendant l'enfance : « Le frère unique de la jeune fille, plus âgé qu'elle d'un an et demi, avait jadis été le modèle auquel son amour-propre aspirait à ressembler ²⁴. » Lors de la présentation et du commentaire du premier rêve ²⁵ de Dora, Freud développe cet attachement du frère et de la sœur, attachement dont il dit qu'il s'est relâché depuis et dont il note au minimum une transformation, qu'il déduit du déplacement des symptômes de Dora.

Dans ses associations autour de ce premier rêve, Dora se rappelle clairement que son frère avait été énurétique jusqu'à six ou sept ans, ce qui lui fait alors revenir le souvenir oublié qu'elle-même avait également mouillé son lit lors de sa sixième ou septième année. Elle ajoute : « Cela dut être très prononcé, car je sais maintenant qu'un médecin fut consulté. Cela dura presque jusqu'à l'asthme nerveux ²⁶. »

La cessation de l'énurésie au profit de la dyspnée, quand Dora est âgée de huit ans, et divers autres indices amènent Freud à penser que Dora a surpris des rapports sexuels entre ses parents, marquant « un revirement de sa sexualité ²⁷ ». Un peu plus loin, Freud met une note de bas de page où, d'une certaine façon, il fait correspondre ce moment de revirement à un écart dans cette configuration où elle prend son frère pour modèle et au moment de son entrée dans le « devenir fille ».

« Dans un certain sens c'était un "souvenir-écran" quand elle disait qu'elle avait pu, jusqu'à sa première maladie, marcher du même pas que son frère et que ce ne fut qu'à partir de cette époque qu'elle se trouva en retard sur lui dans ses études, tout à fait comme si elle eût été un garçon et qu'elle ne fût devenue fille qu'à ce moment. Dora était, en effet, une sauvage ; par contre, à partir de "l'asthme", elle devint calme et sage. Cette maladie fut chez elle comme une borne entre deux phases de sa vie sexuelle dont la première avait un caractère viril et l'autre un caractère féminin ²⁸. »

Au début de son récit, Freud avait fait intervenir « un fait digne d'attention » sur le couple Dora et Otto, une image racontée par Dora à propos de sa première enfance (avant l'âge de quatre ou cinq ans) qui la déterminait comme une « suceuse » et qui les impliquait, elle et son frère.

24. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 12.

25. « Il y a un incendie dans une maison, me raconte Dora, mon père est debout devant mon lit et me réveille. Je m'habille vite. Maman veut encore sauver sa boîte à bijoux, mais papa dit : "Je ne veux pas que les deux enfants et moi soyons carbonisés à cause de ta boîte à bijoux." Nous descendons en hâte, et aussitôt dehors, je me réveille » (S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 46).

26. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 53.

27. *Ibid.*, p. 59.

28. *Ibid.*, p. 60.

« Elle se rappelait très bien avoir été, dans son enfance, une *suçoteuse*. [...] elle se voyait assise par terre dans un coin, suçant son pouce gauche, tandis qu'elle tirait en même temps, de la main droite, l'oreille de son frère tranquillement assis à côté d'elle. Il s'agit ici d'un mode complet de l'assouvissement de soi-même par le suçotement ²⁹. »

Freud caractérise donc cette scène comme un fait « digne d'attention » et en fait la condition somatique du fantasme inconscient de fellation de Dora, qui a pour conséquence sa sensation d'irritation de la gorge et sa toux, mais il n'en affirme pas le statut d'« *Ebenbild* (l'image fixe ou juste) du passé ³⁰ » qui en aurait désigné la dimension fondamentale.

Lacan, reprenant cette scène de Dora *infans*, dans « Intervention sur le transfert », en novembre 1951, l'élève au rang de structure. C'est selon cette configuration originelle, dans une identification imaginaire et avec l'agressivité propre à l'aliénation narcissique, que pour Dora *se répéteront désormais toutes ses relations de femme aux hommes qu'elle rencontrera* – et notamment ses rapports à M. K... et à Freud.

« Il semble qu'on ait là la matrice imaginaire où sont venues se couler toutes les situations que Dora a développées dans sa vie, – véritable illustration pour la théorie, encore à venir chez Freud, des automatismes de répétition. Nous pouvons y prendre la mesure de ce que signifient maintenant pour elle la femme et l'homme.

La femme, c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale ³¹. »

Pour Lacan, reprenant la note de Freud de 1923 ³², si ce dernier avait orienté Dora vers la reconnaissance de son amour pour M^{me} K... comme incarnation de sa question, du mystère de sa propre féminité – s'accepter comme objet du désir de l'homme –, il aurait ouvert à Dora la voie de la reconnaissance de l'objet viril. Cette interprétation aurait laissé à Dora la possibilité de traverser l'impasse narcissique figurée dans cette identification originelle à son double fraternel, où sa question se rabattait sur une recherche d'assouvissement de sa pulsion orale.

29. *Ibid.*, p. 37.

30. Cf. Pierre Bruno dans « L'occulte et le réel. Critique de l'initiation », *Psychanalyse*, n°10, *op. cit.*, p. 38 : « J'en donnerai une exemplification avec cette image, relevée par Freud et soulignée par Lacan, de Dora assise à la gauche de son frère et lui tenant l'oreille tout en suçant son pouce gauche. C'est ma femme qui m'a fait remarquer que tous les phénomènes pathologiques de Dora adulte, jusqu'au terme de sa vie, concernant la partie droite de son corps et de son visage pouvaient bien avoir leur matrice, celle de la première rencontre sexuelle avec le sexe opposé, dans cette *Ebenbild*. C'est invérifiable, bien sûr, mais c'est plus vrai que vrai. »

31. J. Lacan, « Intervention sur le transfert », art. cit., p. 221.

32. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 90, note 1 : « (Note de 1923) Plus je m'éloigne du temps où je terminai cette analyse, plus il me semble que mon erreur technique consista dans l'omission suivante ; j'omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel (gynécophile) pour M^{me} K... était sa tendance psychique inconsciente la plus forte. [...] Avant que je reconnusse l'importance des tendances homosexuelles chez les névrosés, j'échouais souvent dans les traitements ou bien je tombais dans un désarroi complet. »

On retrouve là une correspondance entre la question du lien fraternel et la question du féminin, au sens où Paul-Laurent Assoun la formule dans son ouvrage *Frères et sœurs, Leçons de psychanalyse*, dans lequel il fonde en psychanalyse la pensée d'un « complexe fraternel » en s'accompagnant des intuitions de textes bibliques, mythologiques et littéraires :

« Ce qui nous semble se dégager [...], c'est un étrange effet de miroir entre la question du lien fraternel et la question du féminin. Peut-être faut-il en aborder l'écho à travers ce "sondage" de l'"atmosphère" des deux liens en soi bien distincts : celle, "mycénienne", du lien de la fille à la mère et celle de la communauté frère/sœur. [...] Mais sans doute la relation frères/sœurs est-elle à situer dans l'entraîne de la "période mycénienne" (maternelle) et de la période œdipienne ³³. »

Dora après Freud

Freud, à la fin de son récit, raconte que Dora vint le revoir en 1902, quinze mois après son départ intempestif. Elle lui raconta qu'à la suite du traitement elle s'était trouvée « sens dessus dessous » pendant quelques semaines puis que ses symptômes avaient progressivement régressé. Elle se vengea des K... en les obligeant à reconnaître : elle, qu'elle était la maîtresse de son père, et lui, la vérocité de la scène du lac. Elle avait eu une violente frayeur au mois d'octobre précédent, en voyant M. K... se faire renverser devant elle par une voiture, ce qui lui avait provoqué une crise d'aphonie. Mais désormais les K... ne la préoccupaient plus, et Freud rapporte qu'« elle est absorbée par ses études et n'a pas l'intention de se marier ³⁴ ». Freud conclut son texte par ces lignes :

« Des années se sont écoulées depuis cette visite. La jeune fille s'est mariée et – à moins que tous les indices ne m'aient trompé – avec le jeune homme auquel faisaient allusion les associations au début de l'analyse du second rêve. [...] ce second rêve annonçait en effet qu'elle se détacherait de son père et qu'elle serait reconquise par la vie ³⁵. »

Hormis la « note de 1923 » faisant mention de la rencontre de Dora par Felix Deutsch, ce sont les dernières informations sur Dora dont nous disposons de la part de Freud. Rédigé par Freud en janvier 1901, ce récit sera publié avec un important décalage, en 1905.

33. P.-L. Assoun, *Frères et sœurs, Leçons de psychanalyse*, Anthropos-Economica, 2003, p.167-168. Il serait intéressant de redéployer cette question en la mettant en regard avec le travail de Patricia León dans son article « Un faux pas-tout » (*Psychanalyse*, n° 11, Toulouse, érès, 2007, p. 27-45) et notamment son hypothèse de non-équivalence structurale entre le préœdipien chez Freud et le pas-tout chez Lacan.

34. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 91.

35. *Ibid.*

Éléments biographiques, Ida Bauer, épouse Adler ³⁶

Pour les éléments biographiques concernant Dora après sa cure chez Freud, je m'appuierai sur deux sources principales : l'ouvrage d'Hannah Decker, *Freud, Dora and Vienna 1900*, et des entretiens menés auprès de Kurt H. Adler à la fin de sa vie et auprès d'amis ou de membres de la famille de celui-ci.

L'ouvrage d'Hannah Decker dresse, de façon très nuancée, la biographie de Dora en tant qu'histoire d'une jeune femme de la classe moyenne supérieure viennoise au début du XX^e siècle, originaire d'une famille juive, prise dans la tourmente de la Première Guerre mondiale puis de la crise économique des années 1920 et de la montée du nazisme. Comme le dénote son titre, elle utilise abondamment et croise le récit de Freud avec les éléments biographiques dont elle dispose et met en parallèle les destins de Freud et de Dora dans leur contexte géographique et historique commun. Elle ne divulgue pas le patronyme du mari de Dora, en précisant qu'elle fait ce choix pour préserver les descendants de Dora qui vivent désormais aux États-Unis.

Les entretiens consacrés à Kurt Herbert Adler, fils de Dora, réalisés, dans les années 1980, par le Regional Oral History Office de l'université de Berkeley, retracent sa vie et sa carrière de chef d'orchestre et de directeur d'opéra. Dans ces entretiens menés auprès de lui-même et de proches, quelques moments sont consacrés à ses parents, Ida Bauer et Ernst Adler, à son oncle Otto Bauer, à ses années d'enfance, à leur vie à Vienne... Malheureusement, la plupart du temps, les récits à ce propos – les questions autant que les réponses – sont assez convenus, assez lisses. À aucun moment, par aucun des interlocuteurs, il n'est fait allusion à la cure d'Ida Bauer chez Freud, ou au récit fait par ce dernier, alors que ce texte est bien connu aux États-Unis, comme le montre le choix d'Hannah Decker de maintenir l'anonymat. D'une certaine façon, ce silence sur Dora est une présence en creux inéliminable. Dans les entretiens menés avec elles, la femme et la fille de Kurt H. Adler, pour expliquer le fait qu'il parlait très peu de son passé, disent de lui que c'était un homme tourné non pas vers le passé mais tout entier vers le présent et le futur. Quant à la rédactrice d'une partie

36. Pour parler de la vie de Dora après sa cure chez Freud, dont les principales coordonnées biographiques sont connues (pour les principales coordonnées biographiques, cf. Karin Adler, « Ida Bauer, la Dora de Freud », art. cit.), je m'appuierai principalement sur deux sources : l'ouvrage d'Hannah Decker, *Freud, Dora and Vienna 1900* (New York, The Free Press, 1991) et la publication (en trois volumes) du Regional Oral History Office, *Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera* (The Bancroft Library, University of California, Berkeley, 1994). Pour cette dernière publication, je me référerai au premier volume, *The Life and Career of Kurt Herbert Adler*, entretiens menés en 1985 par Timothy Pfaff, et à quelques entretiens reproduits dans le troisième volume, *Community and Union Leaders, Family and Friends*, et menés par Caroline Crawford : N. Miller Adler, « Wife and associate : the view from Box A » (1986, p. 310-350) ; K. Adler Krueger, « A daughter grows up in opera » (1987, p. 351-373) ; W. Strauss, « Childhood friend from Vienna days » (1988, p. 374-398) ; M. Magner, « Lifelong friend and colleague » (1989, p. 399-410). Ponctuellement, j'utiliserai des sources venant des biographes d'Otto Bauer, soit à travers leur reprise chez Hannah Decker, soit à travers leur citation dans l'article de A. Rogov, « Dora's brother » (art. cit.).

des entretiens, Caroline Crawford, elle rapporte que Kurt Adler a exigé un travail colossal pour la réalisation et la retranscription de l'entretien où il parlait de sa famille et de son enfance : « De fait, il insista pour que l'entretien initial soit refait, parce qu'il voulait peindre une image de son enfance et de sa famille qui soit plus exacte que l'originale ³⁷. »

Dora se marie en 1903 avec Ernst Adler et après seize mois de mariage, à vingt-deux ans, elle donne naissance à un fils, Kurt Herbert (1905). Deux mois après cette naissance, elle et son mari, selon H. Decker, se convertissent au protestantisme ³⁸.

Il est possible (et c'est ce que semble confirmer H. Decker) qu'Ernst Adler soit le jeune homme dont parle Freud ; né à Budapest, orphelin très jeune et élevé à Vienne, il a un diplôme d'ingénieur. À la demande du père de Dora, après son mariage, il vient travailler comme associé dans les usines familiales, du fait du refus d'Otto Bauer d'entrer dans l'industrie pour gagner sa vie. Mais, fondamentalement, Ernst Adler est un passionné de musique. Son fils, qui deviendra un chef d'orchestre et directeur d'opéra renommé, en parle à plusieurs reprises. Chacune des anecdotes qu'il raconte à ce propos traduit son ambivalence entre la dimension fondatrice de cette complicité heureuse partagée avec son père pour la musique et un rappel permanent du caractère peu éminent de cette passion de son père :

« Quand j'avais environ cinq ans, mes parents m'ont fait prendre des cours de piano. J'avais été baigné dans la musique, parce que mon père aimait la musique, et était un piètre compositeur, un compositeur amateur. Quand il rentrait de son bureau à la maison, il s'asseyait à l'orgue ou au grand piano. Je m'asseyais au-dessous et écoutais ses improvisations de qualité assez médiocre, mais j'adorais cela ³⁹. »

Kurt H. Adler dit qu'il aimerait retrouver des épreuves des œuvres de son père qui avaient été publiées à Vienne, car « maintenant, même sa mauvaise musique m'intéresserait ». Il raconte également que son père avait été en mesure de louer un orchestre pour faire jouer et écouter sa « pas très bonne » musique ⁴⁰. Enfin, Ernst Adler était également un admirateur des premiers phonographes. Il en possédait un, ainsi qu'une importante collection de disques, et avait fait fabriquer une malle spécialement pour les transporter avec lui partout en voyage. Son fils conclut : « J'étais

37. *Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, op. cit.*, vol. I, introduction, p. X (souligné par moi). On remarque qu'Hannah Decker se réfère à un entretien (celui publié ? l'original ?) donné par le fils de Dora auquel elle a eu accès mais qu'il y a parfois des écarts entre ce qu'elle relate et ce que relate Kurt H. Adler.

38. Kurt H. Adler, qui n'aborde pas cette question de conversion, a cette réflexion à un moment de l'entretien où il parle des années 1930 en Tchécoslovaquie et du parti nazi : « Bien, d'abord, j'avais un peu de sang juif du côté de ma mère [...]. Je n'avais pas assez de sang juif pour qu'ils ne m'entraient pas [dans l'armée] » (p. 46).

39. *Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, op. cit.*, vol. I, p. 7.

40. Sa fille rapporte aussi cette histoire familiale ainsi que son ami d'enfance, Walter Strauss ; H. Decker rapporte, quant à elle, que c'est Philipp Bauer qui avait loué l'orchestre.

terriblement impressionné – pas forcément favorablement, car ma mère se moquait de la dépendance de mon père à son tourne-disque portable ⁴¹. »

Après son mariage, Dora, son mari et son fils connurent à Vienne une vie de bourgeois aisés – avec des hauts et des bas ⁴² – jusqu'à la faillite de l'entreprise familiale dans les années 1920.

Son frère Otto Bauer, à la fin de ses études, en 1907, publia un livre qui fera référence, *La question des nationalités et la social-démocratie*.

En août 1912, sa mère, Katharina, meurt de tuberculose ou d'un cancer du côlon (selon les auteurs), et juste un an après, en juillet 1913, son père meurt à son tour, de tuberculose. Au cours de cette période, il semble que son frère et elle, se partageant la présence nécessaire au chevet de leur père, reprirent des relations proches.

Avec la guerre de 1914, Otto Bauer partit à la guerre, fut décoré puis fait prisonnier par les Russes et ne revint qu'en septembre 1917. Ernst Adler, le mari de Dora, mobilisé à la fin de 1915, fut gravement blessé à la tête. Selon son fils, « il perdit son audition de l'oreille gauche, et cela affecta également très défavorablement tout son système nerveux ⁴³ ».

Kurt Herbert Adler commença tôt son éducation musicale, et ses parents, dès le début, le firent profiter pour sa formation de cours particuliers avec des professeurs renommés puis le poussèrent à une formation de haut niveau (un temps, il cumula – ce qui était très rare – le Gymnasium, l'académie de musique – la meilleure école de musique de Vienne – et peut-être également le conservatoire). Lui-même, après avoir décrit ce cursus et dit combien cela était exigeant pour un enfant, ajoute : « Et en plus de tout ça, ma mère était si ambitieuse que la meilleure note ne lui suffisait pas ⁴⁴. » À l'âge de treize ou quatorze ans, il commença à assister, occasionnellement, à des représentations de l'opéra de Vienne, par l'intermédiaire de son oncle Otto Bauer, dans la loge gouvernementale (l'ancienne loge impériale), ce qui l'impressionnait beaucoup. Puis, par l'entremise de son père, qui en était l'ami, le directeur de l'opéra de Vienne, Franz Schalk, lui proposa d'assister librement à toutes les répétitions et quand il le souhaitait.

Du fait des changements géopolitiques de l'après-guerre pour l'Autriche, la famille Bauer, dont les usines étaient implantées en Bohême – désormais Tchécoslovaquie –, perdit sa fortune. Les années 1920 furent difficiles pour Dora et

41. Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, op. cit., vol. I, p. 8.

42. « Toutes les bonnes familles aisées voyaient leur situation financière changer selon les moments – avec des hauts et des bas – et je sais qu'il y avait des moments où les Adler étaient tout à fait en haut et puis un peu en bas, et où ma famille était très en haut et puis plus si haut » (W. Strauss, « Childhood friend from Vienna years », art. cit., vol. III, p. 379).

43. Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, op. cit., vol. I, p. 9.

44. *Ibid.*, p. 13.

sa famille. C'est au cours de ces années, en 1922, que Felix Deutsch, consulté par un confrère, rencontra Dora.

Au cours de cette période, Otto Bauer était devenu un personnage important, théoricien marxiste reconnu. Il fut en 1918 et 1919 un des principaux leaders du parti socialiste autrichien et – pendant huit mois – ministre des Affaires étrangères dans la première république autrichienne. Il se maria en 1914 avec Hélène Landau et en 1926 tomba amoureux d'une femme mariée : Hilda Schiller-Marmorek, avec laquelle il gardera des relations jusqu'à sa mort. Il est présenté comme un homme sérieux et renfermé, travailleur apparemment infatigable et inflexible, aux formidables talents d'orateur et d'écrivain politique⁴⁵. Otto Bauer était considéré comme le grand homme de la famille et la femme de Kurt H. Adler insiste sur l'admiration que celui-ci manifestait pour son oncle. Pour Kurt H. Adler – on remarque l'écart avec la façon dont il parle de son père –, son oncle était un homme « incroyablement intelligent et talentueux », très proche de sa mère « qui l'adorait », un modèle :

« Et ce n'était pas seulement quasiment un génie dans le champ de la politique et du développement social, mais dans tout ce qu'il touchait. Il était brillant à tous égards ; il n'y a pas d'autre mot⁴⁶. »

Dans les années 1930, un temps de séparation se met en place pour Dora. En 1928, son fils part comme directeur de chœur et chef d'orchestre à Kaiserlautern, dans l'ouest de l'Allemagne. En 1932, il se marie une première fois. Il travaille ensuite pour des opéras en Italie (1933-1934), puis revient à Vienne (1934-1936) et enfin repart en Allemagne du sud (1936-1938). En 1932, son mari, Ernst Adler, meurt d'une crise cardiaque. En 1933, avec l'écroulement de la démocratie autrichienne, son frère, Otto Bauer, fuit en Tchécoslovaquie. La victoire absolue du nazisme – lois de Nuremberg en 1935, *Anschluss* en 1938 – convainc enfin Dora de quitter l'Autriche⁴⁷.

En 1938, Otto Bauer, obligé par le gouvernement tchèque de quitter la Tchécoslovaquie, rejoint Paris où il décède brutalement à l'été 1938 d'une maladie coronarienne. Quand Kurt H. Adler quitte l'Autriche pour rejoindre les États-Unis à l'automne 1938, où un contrat l'attend à l'opéra de Chicago, il sait que sa mère va partir prochainement pour Paris – avec l'appui de Léon Blum, proche ami d'Otto Bauer. C'est encore grâce à celui-ci que Dora part pour le sud de la France, en juin 1940, la nuit précédant l'entrée des troupes allemandes à Paris. Ses années en France sont difficiles. C'est en 1941 – semble-t-il – qu'elle finit par rejoindre les États-Unis *via* Casablanca où elle séjourne, au minimum pour être hospitalisée à cause d'une

45. Cf. A. Rogow, « Dora's brother », art. cit., p. 239-259.

46. Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, *op. cit.*, vol. I, p. 9.

47. J'ai repris les informations rapportées par Kurt Herbert Adler et Walter Strauss dans Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, *op. cit.* Les informations rapportées par Hannah Decker sont un peu différentes. Elle situe le départ d'Autriche de Dora au milieu de l'année 1939 et ne parle pas du séjour à Casablanca.

hémorragie intestinale (son fils, lui, parle de choléra) qui oblige à obtenir le renouvellement de son visa pour les États-Unis, expiré dans l'intervalle.

Arrivée aux États-Unis, Dora habite d'abord à Chicago avec son fils qui s'est remarié, puis elle réside à New York, une partie du temps avec la famille de son fils. Elle meurt d'un cancer en 1945 à soixante-trois ans.

Aux États-Unis, Kurt Herbert Adler fait sa carrière à l'opéra de San Francisco où il est directeur artistique entre 1953 et 1957, puis directeur général de 1957 à 1981. Il meurt en 1988. Il y a un accord unanime sur le talent et le succès avec lesquels il a dirigé cet opéra qui, sous sa direction – en patron très craint et très admiré –, s'est hissé au rang des plus grands opéras du monde.

De façon générale les amis et la famille de Dora, et Kurt H. Adler lui-même, font état du caractère volontaire de Dora. L'ambition qu'elle a manifestée pour son fils et son exigence envers lui de tous les instants au cours de ses années d'apprentissage sont incontestables et unanimement exprimées dans les entretiens. Les quelques appréciations sur le caractère de Dora que l'on trouve dans ces références biographiques sont courtes, plutôt brutales et assez contrastées : femme vivante et volontaire, femme à la mondanité superficielle, femme à l'intelligence acérée ou femme rebutante ? Walter Strauss, l'ami d'enfance viennois de Kurt H. Adler, dont la mère avait pour « meilleure amie » Ida Bauer-Adler, en parle ainsi :

« Je me rappelle très bien d'elle. C'était une personne pleine de vie ; elle avait une personnalité intense, passablement volontaire, et je suis sûr qu'elle a eu une grande influence sur Kurt et sur son évolution. Je n'ai aucun doute là-dessus⁴⁸. »

Hannah Decker rapporte ces propos d'Otto Leichter qui qualifient Dora, dans les années après son mariage, comme une jeune femme qui tente de s'assimiler dans les sphères élevées de la société et la présentent comme une mondaine ambitieuse :

« Le biographe d'Otto [Bauer] portait Dora, jeune mère de famille, d'une phrase lapidaire "Elle se jeta dans un cercle dans lequel les mondanités sociales et les relations avec les 'dix mille personnes les plus haut placées' (ou celles qui souhaitaient l'être) étaient ce qu'il y avait de plus important." L'intérêt qu'elle avait eu dans son adolescence pour l'avant-garde littéraire et artistique avait fait long feu⁴⁹. »

En revanche, un ami de Kurt Adler – Martin Magner – qui a connu Ida Bauer-Adler dans les années 1930 puis également à la fin de sa vie aux États-Unis en donne un portrait également tranchant mais qui la présente comme une femme spirituelle et séduisante :

« J'ai très bien connu sa mère. Sa mère était une femme particulièrement intelligente. [...] Elle attrapait les choses avec une incroyable rapidité. Une femme fascinante. Je suis

48. W. Strauss, *Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera*, op. cit., vol. III, p. 376.

49. H. Decker, *Freud, Dora and Vienna 1900*, op. cit., p. 164-165.

incapable de dire quelle cordialité elle avait – quel cœur – mais son esprit était parmi les plus aigus que j'ai jamais vus dans ma vie. Et amusante, un grand sens de l'humour⁵⁰. »

Enfin, il existe le portrait exécuté par Felix Deutsch sur Dora à la fin de sa vie, à partir d'informations fournies par un « informateur », qui s'inscrit à la suite du récit fait par F. Deutsch d'entretiens qu'il a eus avec Dora en 1922, l'ensemble traçant d'elle un portrait véritablement hostile, qui la présente en femme abominable et destructrice :

« Elle le [son fils] harcela des mêmes revendications dont elle avait accablé son mari qui était mort d'une maladie coronarienne – ravagé par sa conduite quasi paranoïaque. [...] Sa mort [...] survint comme une bénédiction pour ses proches. Elle avait été, ainsi que le formula mon informateur, "une des hystériques les plus rebutantes" qu'il ait jamais rencontrées⁵¹. »

Si, avec le texte de Freud, on dispose sur les vingt premières années de la vie de Dora d'un portrait complexe et subtil, d'un récit au-delà d'une simple biographie individuelle, ce n'est plus le cas pour les années postérieures à son traitement chez Freud. Le seul récit qui y fasse suite est celui de Felix Deutsch, dont nous allons voir qu'il nous transmet une caricature grossière de Dora dans sa maturité. Ces quelques éléments biographiques, avec l'épaisseur introduite à la fois par l'environnement historique et les anecdotes du quotidien, permettent au minimum de relativiser cette caricature et de réintroduire une certaine équivoque, un certain poids de réel. Ainsi, les récits du fils sur sa complicité avec son père autour du plaisir de la musique et ce qui semble être l'originalité et la puissance de sa carrière ne font-ils pas objection à la conclusion de Felix Deutsch selon laquelle Dora aurait été une épouse et une mère uniquement ravageante ? Rappelons que Freud, à l'issue des onze semaines d'analyse de Dora, présentait qu'« elle serait reconquise par la vie ».

L'apostille clinique de Felix Deutsch, la caricature de Dora

En 1957, Felix Deutsch publie un article où il relate les deux entretiens qu'il eut avec Dora en 1922 et précise que c'est lui le médecin dont parle Freud dans la « note de 1923 » de l'introduction de « Fragment d'une analyse d'hystérie⁵² ». C'est

50. M. Magner, *Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera*, op. cit., vol. III, p. 402.

51. F. Deutsch, « Apostille... », art. cit., p. 413-414.

52. « Pour Dora, le secret a été gardé jusqu'à cette année. Il y a peu de temps, j'appris que celle-ci, perdue de vue par moi depuis longtemps, et retombée récemment malade pour d'autres raisons, avait révélé à son médecin qu'elle avait été, jeune fille, traitée analytiquement par moi ; cette révélation rendit facile à ce confrère averti de reconnaître en elle la Dora de 1899. [En fait, il s'agissait de 1900.] Si les trois mois de traitement d'alors n'ont pu faire davantage que résoudre le conflit existant, s'ils n'ont pu établir une barrière de défense contre des états morbides ultérieurs, nulle personne équitable ne le pourra reprocher à la thérapie analytique » (S. Freud, « Fragment... », art. cit.).

après avoir lu la petite phrase où Jones signale la mort de Dora à New York ⁵³, soit près de trente-cinq ans après ses entretiens avec Dora, que Deutsch rédige cet article qu'il intitule « A footnote to Freud's "Fragment of an analysis of a case of hysteria" ».

Cet article ⁵⁴ présente un compte rendu clinique des entretiens qu'a eus Felix Deutsch avec Dora, suivi d'une analyse du tableau clinique – des symptômes de conversion – en lien avec celui fait par Freud dans son récit de cas, et il se conclut par des informations recueillies auprès d'un « informateur » sur la dernière partie de la vie de Dora, à partir de son arrivée aux États-Unis.

Cet article est d'autant plus déplaisant et embarrassant que la référence faite par Freud aux consultations de F. Deutsch auprès de Dora donne un *a priori* favorable sur son intérêt biographique et clinique. Or, la virulence du portrait de Dora à la fin de sa vie, qui conclut l'article, repose sur de nombreuses données erronées. Contrairement à ce que dit F. Deutsch, Dora ne fut pas « emmenée » par son fils de France aux États-Unis, puisque Kurt H. Adler avait rejoint les États-Unis deux ou trois ans avant l'arrivée de sa mère ; Dora n'a pas quitté Vienne avec son mari pendant la Seconde Guerre mondiale puisque son mari y est mort en 1932 ; elle n'a pas commencé à souffrir de palpitations cardiaques après la mort de son père au début des années 1930 puisque son père est mort en 1913... Ces informations fausses s'accompagnent d'affirmations péremptoires et d'interprétations sauvages, notamment sur les relations de Dora aux hommes, telles que : « Voilà bien le seul type d'homme que Dora pouvait choisir comme mari », ou encore : « Ainsi son mariage n'avait servi qu'à camoufler son dégoût des hommes. »

De façon générale, on peut se demander quelle est la validité des éléments rapportés par F. Deutsch à partir des deux entretiens qu'il a eus avec Dora et qui se sont tenus plus de trente ans avant qu'il ne rédigeât son article. Ainsi, il dit avoir retrouvé chez Dora l'ensemble des symptômes décrits par Freud, tels que des rhumes occasionnels, des difficultés respiratoires, des quintes de toux matinales ; mais il dit également qu'à l'époque de ces entretiens (1922) Dora et sa mère souffraient toutes deux de pertes vaginales, qu'Otto Bauer lui téléphona plusieurs fois après ces entretiens car « il se montrait préoccupé par [...] [le désaccord de Dora] non seulement avec son mari mais avec sa mère ⁵⁵ », alors que Katharina Bauer était morte dix ans plus tôt, en 1912. Etc.

53. « La névrose de Dora ne fut certes pas guérie par un traitement aussi court et qu'elle ne reprit jamais. Comme Freud l'a plus tard raconté, elle se maria et mourut à New York il y a quelques années » (E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, vol. 2, *Les années de maturité (1901-1919)*, Paris, PUF, 1961, p. 275. L'édition américaine originale a été publiée en 1955).

54. Pour une synthèse de cet article, cf. l'article déjà cité de Karin Adler, « Ida Bauer, la Dora de Freud », p. 77-78.

55. F. Deutsch, « Apostille... », art. cit., p. 411.

Certes, ce n'est pas l'exactitude biographique qui fonde la justesse d'un tableau clinique ou la fécondité d'une interprétation, mais on peut raisonnablement penser que F. Deutsch a, dans une grande mesure, mené ou/et reconstruit ses entretiens pour exhiber chez Dora les symptômes décrits par Freud (ainsi le moment où F. Deutsch la fait se lever et marcher dans la chambre pour vérifier qu'elle est toujours atteinte d'une légère claudication !) et élaboré et interprété son tableau clinique dans son souhait de témoigner de l'inertie des symptômes de conversion (rappelons que lui-même menait des travaux sur la formation des symptômes de conversion). En effet, dès le début de son article, il pose sa question avec une formulation qui résume les ambiguïtés et la fermeture de son texte :

« Et si Freud avait vu juste, est-ce que la vie même de Dora ne devait pas confirmer les hypothèses formulées quant aux raisons qu'elle pouvait avoir de tenir à ses symptômes de conversion ⁵⁶ ? »

Puis, à l'issue du commentaire qu'il fait de ses entretiens avec Dora, dans un raccourci fallacieux qui réduit toute la finesse et la portée du récit freudien, il affirme qu'« il est frappant de constater que le destin de Dora se déroula tel que Freud l'avait prédit ⁵⁷ ».

Pourtant, quand on lit les deux entretiens rapportés par F. Deutsch dans son article, ce qu'on remarque, c'est d'abord que, contrairement à ce que dit celui-ci, il y a une modification dans les symptômes de Dora, puisque la conversion touche désormais le système auditif. F. Deutsch lui-même fait le rapprochement avec la scène que nous avons rappelée plus haut où Freud postule que Dora, enfant, avait entendu la respiration haletante de son père lors d'un coït entre ses parents, moment qu'il interprète comme l'entrée de Dora dans le « devenir fille ». Il est également difficile de ne penser ni à cette passion pour la musique dans laquelle son mari était pris et que son fils partagera autour de l'opéra au point de s'en faire une renommée ⁵⁸, ni à la question qu'a dû faire émerger chez Dora sa confrontation pendant ses onze semaines d'analyse avec le désir de savoir de Freud, avec « le désir de l'analyste ».

56. *Ibid.*, p. 407.

57. *Ibid.*, p. 411.

58. Au point que l'anecdote la plus ancienne sur son enfance que raconte Kurt H. Adler est la suivante : « Nous avons séjourné dans cet appartement jusqu'en 1907. Cela signifie que j'avais plus de deux ans [K. H. Adler est né en avril 1905] quand nous avons déménagé dans un nouvel appartement, dans une maison où nous sommes restés jusqu'en 1934. Assez étrangement, je me rappelle le déménagement et l'arrivée dans cet appartement. C'était un appartement clair, entouré de jardins et d'arbres, alors que l'autre se situait en pleine ville, vous savez, sans arbres, seulement avec du bruit, et près d'une station de chemin de fer avec des locomotives à vapeur qu'on entendait – je ne me rappelle pas leur image à l'époque, mais je me rappelle le bruit [*I don't remember seeing them when I was that young, but I remember the noise*] » (*Kurt Herbert Adler and the San Francisco Opera, op. cit.*, vol. I, p. 1).

En effet, ce qui constitue, me semble-t-il, le propos central de ces entretiens est, contrairement à ce que F. Deutsch met en avant, non pas l'inertie des symptômes de conversion de Dora, mais son déplacement dans le fait qu'elle lui dise qu'elle *EST Dora* et qu'elle est fière d'être l'objet de l'écrit de Freud.

« Comme si elle n'avait attendu que cette perche, elle s'empressa de me dire qu'elle était "Dora", ajoutant qu'elle n'avait, depuis son traitement chez Freud, vu aucun psychiatre. [...] De ce moment, elle oublia sa maladie et manifesta une immense fierté d'avoir fait l'objet d'un écrit aussi célèbre dans la littérature psychiatrique ⁵⁹. »

L'enjeu n'est pas d'extrapoler d'éventuels effets thérapeutiques qu'il y aurait eu pour Dora si Felix Deutsch, qui était consulté – il est vrai – comme psychiatre (l'année 1922 est celle où lui-même a commencé une psychanalyse avec Siegfried Bernfeld), avait situé cet événement fondamental au centre de ses entretiens avec elle. Certes, on peut penser que l'arrêt des manifestations du syndrome de Ménière pour lequel F. Deutsch avait été consulté est lié à cette énonciation de Dora. On peut aussi rappeler que la note de bas de page dans laquelle Freud signale que son erreur a été de n'avoir pas réalisé ni transmis à Dora que « son amour homosexuel (gynécophile) pour M^{me} K... était sa tendance psychique inconsciente la plus forte » est postérieure et date de 1923. Mais la question qui se pose, avec cette énonciation de Dora, va au-delà du fait que celle-ci aurait pu éventuellement découvrir, dans le récit fait par Freud, des interprétations omises pendant la cure. Car, d'une certaine façon, comme l'écrit Freud au début de « Fragment d'une analyse d'hystérie »,

« je ne puis naturellement pas empêcher ma cliente elle-même d'éprouver un sentiment pénible si le hasard fait tomber entre ses mains sa propre observation. Mais elle n'en apprendra rien qu'elle ne sache déjà [...] ⁶⁰. »

Ce qui aurait pu être en cause pour Dora, avec la découverte et l'appropriation à son compte du récit de Freud, avec le fait de pouvoir dire qu'elle était Dora, d'être fière d'avoir fait l'objet de ce récit, c'était un déplacement, une modification dans la façon dont se posait pour elle la question de la jouissance de l'Autre. En quelque sorte, ce qui était en jeu, c'était l'appropriation d'un certain savoir de la psychanalyse, du savoir inséré dans le récit freudien.

59. F. Deutsch, « Apostille... », art. cit., p. 410.

60. S. Freud, « Fragment... », art. cit., p. 2.